

Florence Dumonteil

Au sein
des amazones



Florence Dumonteil

Au sein des Amazones

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4219-2

Dépôt légal : Septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Chapitre I – La séparation	11
Chapitre II – Les premiers signes.....	13
Chapitre III – Le diagnostic.....	15
Chapitre IV – De Pasteur à l’hôpital	21
Chapitre V – Les examens complémentaires	25
Chapitre VI – Ma première séance de chimiothérapie	27
Chapitre VII – Anasthasia	31
Chapitre VIII – Mes 2 ^e et 3 ^e séances de chimiothérapie	33
Chapitre IX – Le croissant au jambon avarié.....	39
Chapitre X – Le Docteur Mitsouhirato.....	43
Chapitre XI – Ma sixième chimiothérapie	49
Chapitre XII – Les brioches au roquefort.....	53
Chapitre XIII – Le Docteur Vache	57
Chapitre XIV – Le frisage de la perruque	61

Chapitre XV – Mes amis de l’au-delà	65
Chapitre XVI – L’ablation du sein	67
Chapitre XVII – Les rendez-vous post-opératoires.....	73
Chapitre XVIII – La simulation de radiothérapie	77
Chapitre XIX – Le biberon	81
Chapitre XX – La radiothérapie	91
Chapitre XXI – Ma guérison	109
GUIDE.....	111
Remerciements	115

*A toutes celles qui ont traversé cette épreuve,
qui la traversent,
ou qui la traverseront.*

*Au début, mon histoire n'est pas très drôle
mais elle le devient par la suite...*

Chapitre I

La séparation

Après des mois de doutes, je venais enfin d'avoir la preuve que mon mari me trompait. L'oreille collée à la porte de notre chambre, je l'écoutais faire une déclaration d'amour à une autre femme que moi. Mon cœur chavirait. Après vingt deux ans passés ensemble, le choc fut terrible.

Je n'avais d'autre choix que de chercher un appartement pour ma fille de huit ans et moi-même. Dans mon malheur, j'eus la chance de trouver très rapidement un cocon douillet mais la plaie à vif allait avoir du mal à se refermer.

Elevée seule avec ma mère, j'avais depuis toujours rêvé de fonder une famille et j'en avais fait ma priorité absolue. Tout était à présent réduit à néant et le monde s'écroulait autour de moi. Que l'histoire se répète m'était insupportable.

Je restais quatre mois sans voir le père de ma fille et les échanges contraints se faisaient par le biais de sms assassins. Je l'imaginais, lui et sa dulcinée occuper notre appartement : son ange comme il l'appelait. Cela me faisait mal au cœur de penser que

son fils avait été installé dans la chambre de notre fille. A cette idée, j'avais lacéré les papiers peints avant mon départ. Je ne voyais en mon ex-mari qu'un sale traître et en sa nouvelle compagne une putain.

Malgré tout, je devais aller travailler tous les jours et ravalier ma peine. D'un naturel pudique, je cachais à mon entourage professionnel ce qui m'arrivait. J'arrivais à tenir le coup la semaine car j'avais l'esprit occupé mais je m'écroulais chaque week-end. Je pleurais sans arrêt et ma fille me portait. Mon chagrin était immense. Ma collègue venait elle aussi de se faire plaquer par son mari après trente trois ans de mariage et je la consolais tant bien que mal alors que je vivais la même situation qu'elle. Un jour, j'ai fini par lui avouer ce qui m'arrivait et ce fut le début de notre complicité. L'épreuve semblait moins difficile à supporter à deux. Nous faisons le point quotidiennement sur l'avancée de nos situations respectives J'avais un avantage sur elle : ma fille. Elle me permettait de ne pas me laisser aller ; je n'en avais pas le droit !



Chapitre II

Les premiers signes

Le stress était intense. Je gérais tout car je ne voulais pas voir mon ex-mari. J'emmenais ma fille à l'école le matin, j'avais beaucoup de trajet pour me rendre à mon travail et je la récupérais le soir. Je faisais les courses, je surveillais les devoirs... J'étais épuisée physiquement et mon chagrin était intact.

Le père de ma fille et moi avions des conversations téléphoniques très houleuses. Je pleurais et l'accablais de reproches. Je ne comprenais pas qu'il ait pu me faire une chose pareille et je n'arrivais pas à m'en remettre.

Il m'avoua que son histoire n'avait pas marché, qu'il s'était fait piéger. J'espérais en profiter pour le récupérer. Je n'étais pas trop sûre de ce que je voulais.

Un autre problème me préoccupait également depuis près d'un mois.

J'avais remarqué que mon sein gauche avait anormalement grossi. Je ressentais d'étranges picotements, le téton allait vers la gauche et la peau avait l'aspect d'une peau d'orange.

Je fis l'autruche pendant deux à trois semaines en me disant que tout était normal, que l'approche de la quarantaine était la cause de ce sein bizarre. Au fond de moi, l'inquiétude s'installait et je sentais la menace planer.

Au bout de quatre semaines, mes craintes étaient fondées. Je ressentais une gêne depuis quelque temps du côté gauche de mon sein. Un matin, alors que je me préparais pour aller travailler, j'eus l'impression de sentir comme un œuf dur. Il y avait un problème et j'en étais désormais convaincue. Je fis cependant encore l'autruche durant une semaine. Ce n'est que le dimanche suivant où m'apercevant que les trois quarts de mon sein gauche étaient durs comme de la pierre que j'appelais ma mère. Impulsive comme à son habitude, elle me reprocha de ne pas lui en avoir parlé avant et me recommanda de faire venir le Docteur Léa : notre médecin de famille dès le lendemain matin. Je dormis peu cette nuit là et je savais déjà...



Chapitre III

Le diagnostic

Vers neuf heures trente, la sonnerie retentit. Souriante, comme d'habitude malgré mes craintes, je fis rentrer le docteur et je commençais à lui expliquer ce qui m'arrivait. Son visage devint sombre, il me palpa le sein gauche ainsi que le cou. Il prit place sur la banquette sans dire un mot et commença à rédiger son ordonnance : « faire une mammographie et une biopsie ». Le dernier mot me fit fondre en larmes. Ma fille était prostrée dans le fauteuil et le docteur s'empêtrait dans des explications qui se voulaient rassurantes : « vous allez vous en sortir, vous allez vous en sortir ». Au bord de la crise de nerfs, j'avalais la moitié d'un lexomil.

J'étais sous le choc ! Ma fille pleurait et me demandait si j'allais mourir.

Commencèrent alors les nombreux appels téléphoniques pour prévenir la famille, le travail à l'Institut Pasteur... Ma mère qui ne pleure jamais craqua et vint me rejoindre dès qu'elle le pu. Mon ex mari était incrédule car j'avais toujours été hypocondriaque. J'avais cru avoir une tumeur au

cerveau, la sclérose en plaques et bien d'autres maladies encore. A force de crier au loup, on finit par ne plus vous écouter ! Sauf que cette fois, j'étais malade pour de bon !

Lorsque ma mère m'eut rejointe, nous nous sommes rendues aux urgences de l'hôpital d'Argenteuil pour faire la mammographie et la biopsie. La personne qui nous reçut nous expliqua que ce n'était pas possible avant un mois. Il fallait faire vite et elle nous laissa des numéros de téléphone de radiologues susceptibles de nous venir en aide mais rien n'était moins sûr.

Commença alors le défilé des médecins...

Nous avons fini par avoir un rendez-vous avec le Docteur Manx : un Radiologue, le matin du mercredi suivant pour passer la mammographie.

Le Docteur Scot : un Gynécologue pouvait nous recevoir dans l'après-midi le même jour. Il m'orienterait ensuite vers un laboratoire parisien pour qu'on me fasse la biopsie.

Pascal, mon ex-mari avait proposé de m'accompagner aux deux consultations et j'acceptais de bon cœur car j'étais tétanisée. Toutes mes rancœurs avaient soudainement disparu ; j'avais besoin d'être soutenue. Il ne croyait pas ce qui m'arrivait et il gardait l'espoir d'un revirement heureux.

Le docteur Manx avait la cinquantaine, il était souriant et rassurant. Il m'emmena au premier étage passer la mammographie. Je n'avais jamais passé cet examen. Il me plaqua le sein entre deux étaux et serra au maximum ; la douleur était insupportable. J'essayais de me mettre sur la pointe des pieds pour

me dégager mais la machine infernale me tenait prisonnière. Il me fit également une échographie. Il pu ainsi voir l'intérieur de mon sein sur son écran. Je l'entendais faire des commentaires :

– « je ne dis pas qu'il n'y a rien mais je ne vois rien » disait il.

Les trois quarts de mon sein étant durs, je doutais de ce qu'il me disait. Il me fit me rhabiller et la secrétaire me remit son compte-rendu.

– « C'est plutôt rassurant » me dit-elle. Le papier disait qu'il y avait bien une masse mais le mot « cancer » qui fait peur à tout le monde n'était pas mentionné !

Mon ex et moi étions soulagés. Il s'agissait sûrement d'un kyste et bientôt, nous ririons de cette histoire.

Nous passâmes l'après-midi dans un parc. L'atmosphère était détendue entre nous et nous étions confiants. Nous avons rendez-vous avec le Docteur Scot dans l'après-midi et c'était presque le cadet de nos soucis.

Je retrouvais un peu du Pascal que j'avais aimé et nous échangeons au présent sans parler du passé ni de l'avenir. Vers quinze heures, nous nous sommes levés pour nous rendre dans la salle d'attente du Docteur Scot. La secrétaire qui nous reçut était glaciale mais cela ne nous empêcha pas de plaisanter. J'avais quand même remarqué une femme qui était repartie en pleurs mais j'étais vite passée à autre chose.

Enfin, fut venu mon tour. La porte du cabinet s'ouvrit. Un quadragénaire tiré à quatre épingles habillé en Cerruti nous accueillit. Il n'avait rien d'un Docteur. Ses petits yeux étaient froids, il ressemblait

à un cadre commercial véral. Il me fit passer derrière le paravent et m'examina très rapidement.

Son diagnostic fut sans appel. Il regagna son très beau bureau et me fit me rasseoir.

– « Je n'ai pas besoin d'avoir le résultat de la biopsie. Je sais déjà et j'ai pour habitude de ne jamais mentir. Vous allez avoir de la chimiothérapie, l'ablation du sein et de la radiothérapie. » nous dit-il.

– « Je vais perdre mes cheveux » lui répondis-je.

– « Cela dépend des femmes, parfois oui, parfois non » dit-il indifférent.

Je ne pleurais pas. J'étais dans un état second, comme anesthésiée. Nous n'en croyions pas nos oreilles.

Ce médecin n'avait rien d'humain, il avait été très dur et m'avait dit qu'il y avait des femmes bien plus jeunes que moi qui avaient eu le cancer du sein. Prenant conscience de mon grand âge, je me tus !

Le prix de la consultation était exorbitant et il avait fixé un autre rendez-vous le lundi suivant lorsque la biopsie serait faite.

La douche froide que je venais de prendre sur la tête ruisselait encore !

Le père de ma fille avait également choisi de m'accompagner pour passer la biopsie. Il avait l'air de se sentir responsable de mon état et me suivait comme mon ombre. J'avais l'impression d'avoir récupéré mon mari et ce sentiment m'était plutôt agréable !

Le laboratoire d'analyses se trouvait près de Paris Saint Lazare et était très luxueux. La salle d'attente regorgeait d'objets de valeurs, de tapis soyeux et

surtout de patients attristés ! Moi, je ne me sentais pas concernée et j'avais encore le cœur relativement léger. Lorsque mon tour fut venu, on me fit allonger sur une table et un des deux hommes présents me ponctionna un morceau de sein et de ganglion sus-claviculaire. Je préférais encore penser au radiologue Manx qui ne faisait pas trop de cas de ma grosseur¹. Je le rapportais aux deux hommes qui se regardèrent la mine dubitative. Eux, apparemment pensaient le contraire et leurs airs contrariés me provoquèrent subitement une bouffée d'angoisse. L'un d'eux me mit la main sur l'épaule en me disant de ne pas perdre confiance. Après ces mots lourds de sens, je filais directement dans les toilettes pour pleurer car je pris enfin conscience que l'heure était grave...

Après m'être ressaisie, je leur ai demandé une faveur, celle de ne pas adresser les résultats au Docteur Scot qui m'avait fait si mauvaise impression mais à mon Chef en qui j'avais toute confiance qui était un professeur à l'Institut Pasteur. Ce dernier me communiquerait les résultats et je savais qu'il trouverait les mots.

¹ Pour la petite histoire, lorsque ma mère le rencontra quelques mois plus tard, il eu le toupet de lui dire : « pour votre fille, on savait, on savait... »

Chapitre IV

De Pasteur à l'hôpital

Quelques jours plus tard, j'étais chez moi. J'attendais l'appel de mon Chef qui me donnerait les résultats de la biopsie. J'étais très nerveuse. Nous espérions encore.

Tout à coup, la sonnerie retentit. Sa voix était calme.

– « Ce n'est pas bon, les résultats de la biopsie sont positifs » me dit-il.

Je n'ai pas pleuré et j'ai passé le téléphone à Pascal pour qu'il lui parle également.

La prochaine étape serait de me mettre en contact avec un médecin spécialisé en cancérologie. J'étais sensible à la douceur et à la gentillesse et j'espérais trouver quelqu'un qui répondrait à mes attentes.

Mon Chef me rappela très rapidement pour me communiquer le nom du professeur Bale avec qui j'avais rendez-vous quelques jours plus tard. Il avait bonne réputation et je devais me rendre à sa consultation avec les résultats de la mammographie et de la biopsie.

La première fois que je suis allée à l'hôpital pour le rencontrer, un sentiment étrange me gagna à mesure que j'approchais. Je me demandais ce que je faisais là. J'avais l'impression de vivre un cauchemar, que j'allais me réveiller et que je n'étais pas malade.

Lorsque nous franchîmes la porte, il y avait des gens chauves, d'autres avec des foulards. Le hall d'accueil était assez agréable. L'endroit ne sentait pas l'hôpital et le personnel médical était gentil. Je n'avais pas peur car j'avais l'impression que je ne venais pas pour moi.

L'acceptation prend du temps.

Une secrétaire nous dirigea vers le cabinet du docteur Bale et un numéro de patiente venait de m'être attribué. L'attente fut longue (trois heures). Une bénévoles distribuait des revues « people » pour nous faire penser à autre chose. J'observais autour de moi les gens qui attendaient. Une femme pleurait et son mari la consolait. Je repérais également une patiente avec une perruque. Ce qui me frappait le plus et que je trouvais très injuste était que j'étais la plus jeune : je n'avais pas encore trente neuf ans et elles avaient toutes soixante ans, voire plus. Pourquoi moi ? C'est une question que l'on se pose beaucoup au début. On ne comprend pas, on cherche des raisons. J'ai toujours pensé que mon mal avait été déclenché par le choc de la rupture. Pascal a toujours dit que c'était la faute des déodorants et que la recherche finirait par le prouver !!

Mon tour arriva :

– « Madame Dumonteil, suivez-moi, rentrez dans la cabine et enlevez le haut. » me dit son assistante.

J'allais enfin faire la connaissance de mon sauveur !!

Le Docteur Bale m'apparut comme un rayon de soleil. Son sourire illuminait son visage ; tout en lui respirait la bonté. Il n'était pas habillé en Cerruti mais portait la bonne vieille blouse blanche du bon docteur. Je me sentais en confiance. Je lui trouvais un charme fou. Il s'adressait gentiment aux personnes qui l'assistaient. Je ne regrettais pas une seconde le méchant Docteur Scot.

Il souhaita savoir comment j'avais découvert ma grosseur. Il regarda ensuite les examens faits à l'extérieur et m'invita à le suivre pour m'examiner. J'étais séduite. J'en oubliais presque pourquoi j'étais là ! Son visage ne laissait rien paraître. Je ne savais pas si mon cas était grave ou pas. Il fit appeler son collègue chirurgien pour lui demander son avis. Un grand gaillard de cinquante-cinq ans avec un joli nœud papillon arriva en plaisantant. Tout le monde me tâtait le sein (il y avait eu un étudiant avant lui), je commençais à me lasser. Il s'agissait quand même d'une partie intime de mon corps après tout !

– « On commence par la chimiothérapie » dit le chirurgien. Le docteur Bale acquiesça.

Chimiothérapie, cancer. Cela ne pouvait pas m'arriver à moi, mais quelle horreur ! Je me croyais préservée de cela et je ne m'étais jamais penchée sur le sujet à vrai dire.

Le Docteur Bale m'expliqua très calmement que le cancer du sein était celui qui se guérissait le mieux, que nous allions commencer par une chimiothérapie moyenne et que je devrai passer plein d'examens pour s'assurer que tout allait bien ailleurs.

